KIRKSTALL.

Je suis allée bien souvent visiter un vieux cloître qui ne s'est pas abattu sous le poids des années, mais qui, après une courte existence, a été ravagé en pleine force, en pleine vie, par une main sacrilège et barbare.

Les moines aux mains pâles enfouies dans l'ombre des vastes manches ont disparu depuis longtemps, mais on croirait voir encore leurs silhouettes sombres se profiler sur le mur du préau à la clarté de la lune ; et dans la chapelle, où le ciel forme toiture, on croit entendre encore une lente et traînante psalmodie s'élevant comme une vapeur d'encens entre les murailles démantelées ; à présent, le léger brouillard qui se dégage de l'humidité du sol est le seul encens qui monte vers le ciel.

Je suis allée visiter ce vieux cloître, attirée par cette mysticité qui s'en dégage, et par des histoires qu'on raconte sur les moines qui l'ont habité.

On dit qu'après la dévastation de la chapelle et du couvent qui s'y rattache, les quelques survivants s'obstinèrent, à demeurer dans ces corridors où leurs pas avaient résonné dans les jours heureux, dans ces dortoirs sans portes et sans fenêtres où les hibous venaient se loger, et qu'ils moururent ainsi de froid et de misère, se serrant davantage pour combler les vides atroces et irréparables; le dernier se coucha lui-même dans sa tombe, et résigné, attendit la fin.

De la chapelle, il ne reste que les quatre murs, recouverts de lierre, et le maître-autel placé sous une énorme rosace formant fenêtre. L'herbe y pousse dru et les dalles de pierre ne sont plus reconnaissables sous l'enchevêtrement des ronces et des plantes grimpantes.

Le style Renaissance très pur de l'édifice se retrouve sur ses murailles croulantes, dans les ogives, dans les tours massives et ouvragées et dans l'arc de ses portes béantes, comme des trous dans la nuit.

L'abbaye de Kirkstall fut dévastée vers la fin du règne de Henri VIII lors de la réforme et de l'adoption exclusive, en Angleterre, de l'anglicanisme ; règne presque aussi néfaste pour les catholiques d'outre-Manche, que celui de Catherine de Médicis pour les huguenots.

Depuis cette époque, la nature poursuit son œuvre envahissante, pendant que le temps fait son oeuvre de destruction, complétant involontairement le barbarisme d'une main fanatique.

Ces ruines se trouvent dans le Nord de l'Angleterre, dans le duché d'York, entourées de prairies et de coteaux dévalant en pente douce, recouverts de ces jolis bois rougeâtres qu'on croirait continuellement irradiés par les feux d'un couchant et qui gardent en toute saison cette étrange couleur automnale qui est un des charmes de cette froide contrée.

Au clair de lune l'abbaye dévastée prend un air lugubre et farouche ; en pleine solitude, troublée seulement par le bruit du vent qui s'engouffre dans les fenêtres sans vitraux et les cris des oiseaux de nuit qui en ont fait leur repaire, on se sent à peine plus rassuré dans le préau qu'entourent encore les murailles du couvent. A la clarté du jour, sous un soleil tiède et doux, il a un air familial et paisible, rempli du bourdonnement joyeux des mouches et des abeilles, autour du pommier fleuri.

Sous les branches devenues gigantesques, sur l'étroit banc de pierre resté intact, je me plaisais à évoquer les pâles images qui, quelques siècles auparavant, ont peuplé cet espace, par un même jour tiède, sous la même douce clarté. La retraite était bien choisie pour donner la tranquillité et inspirer la prière.

Quelles pensées, quels désirs, quelles tortures, quelles douleurs auront hanté ces cerveaux et fait battre ces cœurs, et quel est l'apaisement qu'ils auront obtenu ?

Etaient-ce des épaves que le monde lassé, rejette comme des jouets brisés, des vaincus de la lutte que la solitude guérit ? Des cœurs torturés que la solitude apaise ? Des fervents exaltés qui entrevoient le ciel ?

Etaient-ils des simples qui ne demandaient qu'à obéir, ou des orgueilleux que la discipline courbe ?

Etait-ce l'oubli du monde qu'ils venaient y chercher ou l'espérance du ciel ?

Parmi ces hommes qui ont vécu de la même vie, dans la même discipline, avec les mêmes habitudes, en existait-il deux semblables dans leur volonté, leurs désirs, dans leurs peines et leurs joies ? Problème troublant, impossible à résoudre, auquel je songeai sur l'étroit banc de pierre sous les branches du pommier en fleur, là où "Ils" se sont assis, où "Ils" ont pensé, rêvé, souffert et où peut-être "Ils" ont connu le bonheur, dans cette même clarté tiède et douce du soleil.

Qui pourrait le dire ? Les moines aux mains pâles enfouies dans l'ombre des vastes manches sont couchés depuis plus de trois siècles dans leur tombeau, emportant avec eux le secret de leur vie.

Je fus tirée de mes réflexions par une voix qui me fit sursauter.

—Vous regardez la tombe du moine Flaminius—disait-elle.

Je me tournai. Une jeune fille d'une vingtaine d'années à peu près, attirée probablement comme moi par la beauté et la majesté de l'endroit, se tenait debout contre le pommier.

—Ma fois, dis-je, je n'ai pas aperçu de tombes dans ce préau : je songeais simplement au passé de ces ruines et à ses habitants.

—Regardez devant vous, alors, reprit-elle—là, sous ces ronces ; voyez-vous cette pierre à moitié recouverte de mousse ? C'est la tombe dont je vous parlais. Je remarquai alors seulement une longue dalle verdatre à moitié enfoncée dans la terre. Ce cicérone improvisé tombait à merveille.

— Qui était-ce ce moine—demandai-je—et pourquoi me montrez-vous sa tombe comme une chose particulière ?

—Parce qu'elle a une histoire—répondit-elle—on voit bien que vous n'êtes pas d'ici, tout le monde la connaît.

— Une histoire vraie ?—fis-je incrédule en pensant aux légendes que l'on invente partout où il y a de quoi exploiter la bonne foi d'un visiteur.

—Très vraie—dit-elle gravement—on l'a sue de tout temps et on se la transmet dans les familles ; voulez-vous que je vous la conte ?

—Mais je ne demande pas mieux—dis-je aussitôt en lui faisant place sur le petit banc.

La lune s'était levée et l'endroit prenait un air de gravité parfaitement en accord avec le récit que je vais transcrire fidèlement.

C'était au temps où l'abbaye était encore en pleine vie et en pleine activité.

Par un soir de janvier, à la tombée de la nuit, la grosse cloche de la porte d'entrée fit entendre par deux fois un appel saccadé. Le frère gardien, ouvrant le vasistas, ne put distinguer qu'une longue silhoutte enveloppée dans un manteau de voyage. Un peu plus loin, deux lanternes allumées révélaient la présence d'une voiture arrêtée dans l'allée.

— "Vous désirez ?" demanda-t-il.

— Le père supérieur — répondit une voix grasse, lente et comme brisée.

La porte s'entr'ouvrit assez pour livrer passage au visiteur.

"Le père supérieur est à la chapelle — dit le gardien — entrez au parloir, là à gauche, je vais l'avertir. Veuillez me dire votre nom".

L'étranger sortit une carte et la tendit au frère.

"Duc de Worcher" — se disait celui-ci en s'éloignant ; — ce n'est donc pas pour un secours ; que peut-il nous vouloir !

Le père supérieur ne se fit pas attendre ; trois minutes n'étaient pas écoulées qu'il s'inclinait devant le visiteur, après avoir fermé la porte derrière lui. C'était un vieillard, à la figure compatissante et douce ; ses yeux se fixèrent avec étonnement sur le visage de l'inconnu, car l'expression de détresse qui s'y trouvait empreinte le frappait. Sur la pâleur livide des joues, les yeux, largement cernés, faisaient une immense tache noire.

"Mon père—commença-t-il—vous voyez devant vous un homme qui a connu en quelques jours tout ce que la vie peut contenir de souffrance. Si j'étais lâche je me tuerais, car l'avenir sera terrible, J'avais une femme que j'adorais. Elle est morte! pour moi du moins—ajouta-t-il sourdement. Je viens vous supplier de m'accueillir parmi vous ; c'est le seul endroit où j'espère trouver l'apaisement. Je sais que ceux qui franchissent votre seuil sont à jamais retranchés du monde ; je ne le regrette pas. Tout ce que je désire, c'est de m'en détacher jusque dans la pensée !

Le père supérieur était ému, mais il hochait la tête.

"Monsieur—dit-il—vous venez à moi, non par vocation, mais par détresse. Ne regretterez-vous pas un jour d'être enterré vivant ? car c'est bien cela chez nous."

"Un homme de mon âge ne fait rien à la légère, mon père—répondit-il—surtout une chose aussi grave ; j'ai tout pesé, et c'est après mûre réflexion que je suis ici. Voulez-vous me faire cette grande charité ?

Le père supérieur dut consentir, car deux jours après le duc de Worcher repassait la porte monumentale pour la deuxième et dernière fois. Il prenait en religion le nom de frère Flaminius.

Trois ans s'écoulèrent. La vie disciplinée du cloître avait fini par apaiser son coeur mais non par le guérir.

Il y avait dans sa vie quelque drame inconnu et inoublié.

Jamais on ne le vit sourire; jamais un mot engageant n'était prononcé par cette bouche qui avait dû pourtant connaître le rire et le franc parler ; mais on l'aimait pour sa scrupulosité dans son devoir et son obligeance muette.

Trois ans après son entrée dans la cloître, un matin il ne put se soulever sur sa dure paillasse. Un engourdissement le tenait et des sueurs froides glaçaient son corps. Il fit mander le père supérieur.

"Mon père—dit-il en le voyant apparaître bouleversé sur le seuil—je n'ai qu'un mot à vous dire, une supplication à vous adresser. Ce sera la seconde de ma vie. La première, vous vous souvenez de mon arrivée, était afin de quitter le monde, la seconde est avant de quitter cette terre."

Le père eut un geste qui exprimait un espoir.

"Je me connais — reprit frère Flaminus — j'ai souffert toute ma vie d'une maladie qui n'a été interrompue que par un traitement énergique. Depuis mon entrée au couvent je l'ai abandonné ; le mal reprend son empire avec vigeur. C'est donc un mourant qui vous parle. Veuillez écouter non pas ma dernière volonté, un moine n'a pas de volonté mais mon dernier désir. J'ai taillé, pendant mes heures de loisir, la pierre de mon tombeau, je voudrais qu'elle recouvre mes restes. Puis si un jour.... — il hésita un instant—si une personne qui m'a été chère apprenait ma retraite et venait me demander, laissez-la s'agenouiller sur ma tombe. C'est une grande grâce que je vous demande là ; c'est la seule que j'aie jamais demandée."

Le père supérieur réfléchit un instant.

"Mon fils — dit-il — vous ne m'avez jamais fait de confidences et vous avez eu raison. Le secret le mieux gardé est celui qu'on ne dit pas ; je ne vous poserai donc qu'une question : cette personne qui vous est chère, c'est une femme, n'est-ce pas ?

"C'était ma femme" — répondit le moine d'une voix étouffée.

"Alors, mon fils, reprit le supérieur, vous n'ignorez pas que la règle de notre couvent lui en interdit l'accès ; je ne pourrai donc permettre une irrégularité."

"En cherchant bien, mon père, pour exaucer le vœu d'un mourant — insista frère Flaminius. D'autant plus que le cas ne se produira probablement pas,—ajouta-t-il avec un sourire triste, le seul qui ait paru sur son visage depuis trois ans.

Le supérieur ne répondit pas de suite.

"Je vous promets — dit-il enfin — que si je puis, d'une façon quelconque, conformer le règlement à votre désir, je le ferai ; mais j'espère vous voir au préau, car je ne doute pas de votre rétablissement, et vous rirez alors de vos idées funèbres.

Deux jours après le frère Flaminius était en agonie ; il ne voyait plus les personnes qui se pressaient autour de lui, mais il entendit encore confusément ces mots : "Allez en paix, mon fils, il sera fait comme vous le désirez."

Le frère Flaminius avait-il eu une seconde vue au moment de sa mort ? Deux mois n'étaient pas écoulés que la cloche de la porte résonnait furieusement ; devant le vasistas ent'ouvert une femme se penchait.

"Le père supérieur !" demanda-t-elle.

"Bien !"—répondit le gardien, et le vasistas se referma.

Il se rouvrit presque aussitôt.

"Vous désirez ?" demanda la voix douce du père.

"Le frère Flaminius"—répondit-on du dehors.

Il y eut un silence.

"De quel droit—reprit le père—venez-vous chercher ce qui est mort au monde ?"

"Mon père—reprit-elle d'une façon à peine distincte—je suis "sa" femme, je l'étais du moins. Laissez-moi implorer son pardon avant la mort, car c'est une mourante qui vous parle. Oh ! ne me refusez pas cette grâce !"

"J'ignore, madame.—reprit le supérieur — jusqu'à quel point vous avez fait le mal, mais vous avez à coup sûr fait un martyr, c'est son voeu que j'exauce. Les frères se rendront tantôt à la chapelle : vous entrerez voilée dans le préau, et au fond, à droite, vous trouverez.... vous trouverez sa tombe, madame, ce sera l'expiation.

Un cri partit du dehors.

"Du courage, mon enfant—reprit la voix plus doucement—il en eut tant dans sa vie, et pendant si longtemps. Essayez de suivre son exemple."

Un peu plus tard une femme voilée passait pour la première fois le seuil de ce couvent. Elle marcha d'un pas ferme jusqu'au préau désert ; les frères étaient tous à la chapelle pour une prière spéciale.

Elle s'agenouilla sur la pierre où ces mots, qu'on peut lire encore, étaient gravés : "Let your burning tears, fall into my burning heart" (Laissez tomber vos larmes brûlantes dans mon coeur un feu.)

Le gardien ne la voyant pas sortir inspecta le préau.

Il se heurta à la pierre soulevée, et se penchant sur la fosse il l'aperçut étendue dans ses voiles noirs, inerte.

A quoi avait-elle succombé? Emotion ou mort violente ?

Le père supérieur poussa la condescendance au désir probable du mort, jusqu'à faire sceller la pierre sur ces deux êtres à jamais réunis.

Le soir—ajouta la narratrice—une telle brume se dégage de cette tombe—tenez, voyez, elle commence à s'élever—qu'on arrive à croire que quelque chose d'eux-mêmes subsiste encore et vient errer sur la terre.

A ce moment un cri strident fendit l'air.

Je tressaillis malgré moi.

—C'est le rapide du "great northern" — expliqua ma compagne ; — quand on se perd dans ces souvenirs on oublie la vie qui passe à côté. C'est égal, cette ligne de chemin de fer à travers bois enlève à ces lieux une partie de leur gravité.

Elle avait raison ! Mais, même avec le "great northern" qui rappelle à la réalité, je ne suis plus retournée le soir à "Kirkstall Abbey."

Premières années.

Sous ce titre : "Première années", MM. Gustave et Charles Simon, fils de Jules Simon, ont recueilli et publié le premier volume des souvenirs de l'illustre académicien. Rien n'est plus attachant que ce roman vécu. Le célèbre écrivain y raconte tour à tour son enfance, son arrivée à Saint-Jean-Brévelay—un vieux hameau de Bretagne où sa famille alla se fixer vers 1820,—son entrée au collège son passage à l'école normale, ses débuts dans le journalisme. Cette première période de souvenirs s'arrête à la révolution de 1848.

Nos lecteurs liront certainement avec intérêt ce passage où l'éminent philosophe donne en y ajoutant des impressions d'enfant, la description de la maison qu'il habitait à Saint-Jean Brévelay. Il avait alors dix ans (1824).

...Nous avions un autre prestige que notre qualité de bourgeois : c'était notre maison. Elle était magnifique, bâtie en pierre, avec un étage au-dessus du rez de-chaussée, cinq fenêtres de front à chaque étage, qui toutes pouvaient s'ouvrir, et un toit en ardoises. Elle était située au coin du cimetière, à l'endroit où le cimetière était surélevé, et dominait la rue de près de deux toises. Il était, au contraire, de plain-pied avec la rue des trois autres côtés. On ne creusait pas de tombes devant chez nous. Peut être y avait-il un rocher à fleur de terre. C'était au chevet de l'Eglise. Le chœur était si près de chez nous que nous entendions distinctement les psaumes et les cantiques. On descendait de là haut par un large escalier de pierre, qui aboutissait à un terre-plein situé devant notre maison et sur lequel mon père fit placer des bancs très solides, qui en firent une sorte de petite promenade. Il est vrai que, sur cette promenade, il y avait aussi du fumier ; mais on disait unanimement que l'odeur du fumier n'était pas désagréable, puisqu'elle assainissait l'air. Je ne dois pas oublier un énorme sapin qui ombrageait de ses branches épaisses le chevet de l'église et un peu notre maison quand l'ombre se portait de notre côté. C'était le seul arbre du village, mais d'une élévation et d'une beauté extraordinaires. Il abritait une nuée de corbeaux, venus là, apparemment de la forêt de Soul-Du. Leur voisinage était souvent incommode, mais le recteur, sans que je puisse deviner pourquoi, tenait à ses corbeaux et ne voulut jamais qu'on leur donnât la chasse. Il aurait d'ailleurs été difficile d'en venir à bout, leur arbre était une forteresse.

Notre château s'appelait Kerjau [maison du cheval] Ce nom lui venait de son ancienne destination. Il servait autrefois d'auberge à l'enseigne du Cheval Blanc. Une auberge à Saint-Jean ! Il doit y en avoir plusieurs aujourd'hui ; mais y fonder une auberge en ce temps là, c'était une prétention insensée. La porte, au milieu de la maison, donnait accès dans le couloir où était l'escalier. Ce couloir divisait en deux le rez de-chaussée ; à droite, la cuisine, à gauche, le salon. Le premier étage était divisé en cinq petites chambres. Ce nombre suffisait amplement, parce que mes frères et mes sœurs étaient à Lorient pour faire leur éducation. Nous n'avions avec nous, à Saint-Jean, que ma plus jeune sœur, Hermine, qui était ma marraine, et qui avait dix ans de plus que moi. C'est elle qui est morte au Pérou, sœur de charité et supérieure de l'hôpital de Lima. Le cabinet de mon père était tout tapissé d'assignats. Il les avait reçus pour argent comptant et quand ils n'avaient plus été que des méchants chiffons de papier, il les avait collés sur la muraille pour qu'ils servissent au moins à quelque chose. Ils servaient à lui rappeler la fragilité des choses humaines. A cette même muraille étaient appendus par des épingles tous les portraits de la famille royale, depuis le Roi jusqu'à M. de Villèle. Mais il ne fallait pas se fier à ces portraits. Quand on les renversait, la tête en bas, on s'apercevait que, de ce côté-là par une ingénieuse combinaison, ils représentaient l'Ogre de Corse, le roi de Rome, l'impératrice Marie-Louise. Il y en avait pour toutes les opinions.

Ce cabinet extraordinaire était situé au premier étage.

Les dépendances de la maison étaient sur le derrière : les écuries où nous avions les vaches, un cheval. Les cochons avaient plus loin leur établissement particulier.

La basse-cour, bien peuplée était à côté, puis un parterre de fleurs, bien cultivé par Telin Charles. Aucun art, mais beaucoup de soin et de zèle. Des fleurs communes mais superbes. Le vrai jardin venait ensuite, immense. Il produisait assez de légumes et de fruits pour notre consommation et il nous arrivait encore de porter des paniers remplis jusqu'au bord chez nos voisins. Nous avions surtout une grande abondance de fraises, de framboises, de groseilles, de cerises, de prunes ; quelques pêchers dont les fleurs roses se mêlaient, au printemps, à la neige odorante de pommiers. Au-delà venaient les prairies pour nos vaches. Nous avions aussi quelques moutons. Il fallait se suffir à soi-même, car il n'y avait pas de marché à Saint-Jean-Brévelay. Le commerce y était représenté par un épicier, qui vendait toutes sortes de choses, excepté des épices : du drap, de la toile, du fil, des épingles, des images d'Epinal. J'allais oublier les abeilles, dans la descriptions de nos richesses. Nous avions du miel excellent et en abondance. Mon père, dont l'inexplicable aversion pour le lait s'étendait jusqu'au beurre, mangeait du miel à tous ses repas.

Je ne sais pas si tout le monde a la mémoire faite comme la mienne. Les années 1818 à 1824 sont celles que je revois le plus distinctement. Rien ne m'échappe des plus petits détails. Je revois notre coin à l'église, l'autel où je remplissais l'office d'enfant de chœur en amateur, c'est-à dire que j'en faisais les fonctions sans en porter l'habit ; le jour de ma première communion, où l'on me fit monter sur le tombeau de Saint-Jean, pour renouveler, au nom de tous, les promesses du baptême ; la course effrénée de ma mère quand elle me ramena à la maison, parce qu'elle était pressée de me couvrir de baisers et de larmes.

Je vois à présent la maison telle qu'elle était réellement : une pauvre maison ; mais on y était si heureux ! on s'y aimait tant ! on y faisait tant de bien ! C'était la maison des pauvres et des malades. On disait dans le pays : la maison du bon Dieu. Ma mère passait sa vie à consoler et à soigner. Mon père avait un jour, chaque mois, pour vacciner et pour donner ses consultations. Il avait eu bien de la peine à introduire le vaccin ; M. Moizan avait eu beau prêcher et ordonner, il fallut donner un écu de trente sous aux dix premiers qui se présentèrent. Il en vint d'autres après cela. Il en vint des communes voisines, et ma mère dut apprendre à vacciner.

Si vous avez toujours vécu à la ville, vous ne savez pas le plaisir qu'on éprouve à visiter les journaliers sur les cinq heures, à leur apporter du pain et du cidre bien frais, à botteler avec eux la paille et le foin, à monter sur le haut des meules et à y trouver un camarade qui vous fait dégringoler plus vite que cela. J'avais une fourche de ma taille pour aller jouer avec les autres. Comme on chantait ! Les filles savaient autant de chansons qu'il y a de jours dans l'an. Il y en avait quelques-unes en français qu'on me faisait répéter, et on poussait, en m'écoutant, de grands éclats de rire. M. Chéravin finit par découvrir qu'on riait de ma mauvaise prononciation. Le fait est que je ne prononçais pas le français comme eux.

C'était un homme étonnant que ce M. Chéravin. Il avait vu du pays, car il était né à Saint-Brieuc, dans un autre département. Il jouait de la clarinette. Par malheur, il n'en jouait pas souvent. Il était meilleur chrétien que son commis, M. Brieu, qui n'allait jamais à l'église que pour la grand'messe. Une année, il me donna, pour mes étrennes, les bustes de la famille royale en sucre candi ; le roi, le dauphin, la dauphine en sucre blanc ; le duc d'Orléans et le prince de Condé en sucre rouge. Je l'invitais souvent à venir dans mon jardin qui était derrière le carré des haricots rouges. Plusieurs des embellissements qu'on y remarquait étaient son ouvrage. Il avait fait la mâture de mon bateau. Quand nous allions le mettre à l'eau à Pontécouvrant, c'était lui qui le portait plus de la moitié du chemin. La boue et l'obscurité ne l'inquiétaient pas. Le chemin de Saint-Jean à Pontécouvrant était si étroit et si profondément enfoncé entre les deux haies, qu'on était obligé de marcher dans l'eau : heureusement que nous avions tous des sabots. Il fallait s'arrêter à chaque instant pour cueillir du chèvrefeuille et des églantines et en faire des bouquets à ma mère. Elle arrivait toute fleurie au bord de l'eau, et nous distribuait ensuite ses fleurs, qu'Hermine mettait dans ses cheveux, et nous autres hommes à nos boutonnières. J'étais un homme de dix ans dans ce temps-là. Oh ! l'heureux temps ! Le recteur était quelquefois de nos parties. Il nous racontait des histoires de la Révolution. Il lui arrivait aussi de nous mener goûter au presbytère.

La vieille Anna, sa servante, accueillait toujours les invités en grommelant ; après quoi, elle les comblait de friandises et leur faisait tâter de ses crêpes et de ses caillebottes.

Quand j'avais bien couru toute la journée, que j'avais servi la messe le matin, fait des armes avec Guillochon, et le tour du champ de Colas avec maman, quand mon cahier de verbes et de dictées était au net et quand Cœlina ne m'absorbait pas outre mesure, c'était un moment délicieux pour moi que celui où je sentais venir le sommeil. Je pensais que tout le monde m'aimait et que j'aimais tout le monde. Je pensais qu'on m'aimerait encore plus quand je serais grand parce que je ferais plus de bien. Ma pensée flottait entre le désir d'être un jour capitaine avec des épaulettes d'or et celle de devenir avocat et d'étonner tout le monde par mon éloquence. Le sommeil bienfaisant venait par là-dessus. Je me réveillais le matin, gai comme un pinson, et je commençais par embrasser tout le monde pour me mettre en train.

JULES SIMON.

Un académicien en simple police.

Comment y a-t-il été amené ? Le voici :

Des amis et admirateurs de Lamartine ont fondé, il y a environ un demi-siècle, une société dont le but est de maintenir, par la propagande et la publication de ses œuvres, la mémoire du grand écrivain. La "Société des œuvres de Lamartine" a compté parmi ses membres des hommes tels qu'Ampère, de Lacretelle, Ponsard et Emile de Girardin. Aujourd'hui, les six cents actions qui composent le capital social sont entre les mains d'actionnaires au nombre desquels on relève notamment les noms de MM. Jules Lemaître, François Coppée et Emile Ollivier.

L'un d'eux, M. de Barre, ancien clerc de notaire, agent d'affaires, qui possède à lui seul 348 actions que lui a léguées la nièce de Lamartine dont il fut le conseil, a émis récemment l'idée de provoquer la dissolution de la société, en alléguant le caractère plus que médiocre de ses opérations au point de vue des résultats financiers. M. Emile Ollivier s'est vivement opposé à cette proposition, qu'il prétend contraire au respect de la mémoire de Lamartine, et aux intentions que cette nièce même, Mme Valentine de Lamartine, lui aurait, dit-il, manifestées pendant sa vie et transmises à ses derniers moments.

Dans le but d'empêcher la mise à exécution de ce projet de dissolution, M. Emile Ollivier a adressé à M. de Barre une lettre dont ce dernier a considéré certains termes comme empreints d'une vivacité offensante. M. de Barre a alors cité l'auteur de cette missive devant le tribunal de simple police sous la prévention d'injures non publiques, réclamant contre lui, outre l'application de la loi, une condamnation en un franc de dommages-intérêts.

Cette affaire est venue à l'audience dernièrement. M. Emile Ollivier, qui n'était pas présent, a fait plaider par son défenseur, que le relaxe s'imposait en faisant observer qu'il n'avait pas eu l'intention de nuire à son correspondant et de l'injurier, mais seulement celle de défendre la gloire de l'auteur des "Harmonies" et des "Méditations."

Le jugement a été remis au commencement de juillet.

LE TOPOPHONE.

On annonce que la science vient une fois de plus de bien mériter de l'humanité en général et des marins en particulier.

Un instrument a en effet été découvert ces derniers jours qui est destiné à battre en brèche les effroyables brouillards de mer et à permettre aux marins, par les temps les plus brumeux, de déterminer exactement la situation de leur navire.

L'instrument s'appelle le "topophone". Il est extrêmement simple comme mécanisme, léger comme poids, facilement déplaçable et peut être utilisé dans n'importe quelle partie du navire.

Il a été construit de façon à permettre tout d'abord aux marins de distinguer très nettement les divers sons qui se produisent à la surface de la mer : sifflements de sirène, trépidations de navire en marche, échos, cris, chants, etc. En outre, il permet de recueillir ces bruits lorsqu'ils se produisent à des distances extrêmement considérables, et lorsque l'oreille humaine serait impuissante, par elle-même et sans aide, à les percevoir.

Dès qu'un son quelconque a été enregistré par le topophone, le capitaine ou tout autre observateur n'a qu'à pointer l'appareil dans la direction de ce son, et en quelques minutes il peut, avec une précision mathématique, déterminer l'endroit précis et exact d'où le son est parti.

Cela sera amplement suffisant, semble-t-il, pour empêcher les navires de se télescoper désormais entre eux.

Un Peuple de Jeûneurs.

Le dernier recensement qui vient d'être opéré aux Indes anglaises a révélé l'existence d'une secte relativement très nombreuse et pourtant presque inconnue, les Jains, dont la principale occupation semble être ....de ne rien faire et de jeûner pendant les quatre cinquièmes de l'année.

Pour un Jain, rester six ou sept semaines sans prendre la moindre nourriture ne paraît pas tirer à conséquence : c'est le jeûne courant, imposé d'ailleurs par sa religion. Dans certains cas et à certaines fêtes, ce peuple hindou prolonge son abstinence pendant deux mois, sans en être le moins du monde incommodé. Les Jains, quand ils mangent, sont tous végétariens, et jamais ils ne tuent un animal, même pour se défendre.

Lors du récent dénombrement, on en a compté 1,416,638, vivant exclusivement dans le Bengale, et les provinces de Guzerat et de Rajputana. Leur principal lieu de pèlerinage est la montagne du Parasnath, près de Chota Nagpore, où ils se rendent en foule chaque printemps pour y commencer leur premier grand jeûne de l'année.

Pensées.

Le bonheur est pareil au pain bénit de la grand'messe, on n'en a qu'un tout petit morceau le dimanche, et encore tous les fidèles n'en ont pas.

FRANÇOIS COPPÉ.

Banqueter en souvenir de nos écrivains est notre manière de les honorer. Ils ont pensé pour nous, nous mangeons pour eux.

F. BRUNETIÈRE.

Vous demandez sans cesse l'ordre du jour : quand donc viendra le jour de l'ordre.

DUPIN aîné.

La pluie, c'est le sifflet des comédiens en plein air.

JULES CLARETIE.

L'humeur raisonne plus que la raison.

PAULINE D.

La mémoire d'un poète s'en va, portée sur la coquille de noix d'un seul vers, à travers l'océan des âges, à la postérité.

FR. SARCEY.

Engagée dans le romanesque, l'imagination n'a pas d'âge, et donne encore aux œuvres de la maturité la plus avancée la fragile beauté du diable de la jeunesse.

Le hasard sert souvent plus que sa vertu à sauver un honnête homme.

G.-M. VALTOUR.

Avez-vous une bouteille de l'antiseptique du Dr Tichenor ? Si oui, ne la jetez pas. Servez-vous en pour une blessure ou des.... coliques.

LA FAMINE AUX INDES.

Le secrétaire d'Etat pour l'Inde a reçu du vice-roi la dépêche suivante :

Nombre des individus recevant des secours alimentaires :

Bombay	384.000
Etats indigènes de Bombay	43.000
Baroda	27.000
Hyderabad	19.000
Madras	5.000
Etat de l'Inde Australe.	4.000
Provinces du Centre	2.000
Total	484.000

Les possessions franco-espagnoles.

M. Bonnel de Mézières, nommé administrateur des colonies au titre "explorateurs," vient d'être désigné par le ministre des colonies pour diriger les travaux de la commission française chargée de délimiter les possessions franco-espagnoles du golfe de Guinée, en exécution de la convention du 27 juin 1900.

La rencontre avec les membres de la délégation espagnole, à la tête de laquelle se trouve M. Pedro Jover y Tovar, premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Londres, aura lieu à Libreville dans la première quinzaine de juillet.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

L'INCIDENT DE SKAGWAY.

Presse Associée

Washington, 29 juin — Aucune représentation n'a été faite au département d'état au sujet de l'incident de Skagway, où une grande excitation a été causée par le fait qu'un drapeau de douane anglais a été amené par un Américain.

Les fonctionnaires de Washington n'attachent pas de sérieuse importance à l'incident lui-même, quoiqu'ils reconnaissent que l'affaire assumerait un caractère grave si le déploiement de ce drapeau était une affirmation de la souveraineté anglaise sur cette localité. Dans ce cas, le département d'état s'en occuperait indubitablement.

D'après une dépêche de Vancouver, Colombie britannique, E. S. Busby, agent des douanes canadiennes à Skagway, agissant d'après des instructions reçues d'Ottawa, a hissé le drapeau anglais à un mât planté sur son bureau.

Des remarques incendiaires suivirent cette démonstration, et le lendemain un homme de haute taille, à la carrure athlétique, s'est avancé au pied du mât et, coupant la corde avec un couteau de poche, a amené le drapeau qu'il a roulé et placé dans un angle du bâtiment.

L'agent des douanes Busby est arrivé à la défense du drapeau de son pays, mais celui qui l'avait descendu du mât a tiré froidement une carte de sa poche et l'a remise au fonctionnaire canadien abasourdi, puis a tourné les talons et s'est éloigné.

La carte portait le nom de George Miller, avocat, à Eugène, Orégon.

Miller est un frère de Joaquin Miller, le poète californien. Il visite des amis à Skagway.

Les "News" de Skagway disent à propos de cet incident :

"Cet incident qui cause des commentaires sans fin couvait depuis plusieurs jours. Quand le drapeau a été hissé sur la gare l'affaire a été portée à l'attention de C. L. Andrews, sous-percepteur des douanes des Etats-Unis.

M. Andrews fit une enquête et ne trouva rien dans ses instructions qui pût justifier l'agent canadien d'arborer le pavillon britannique, à moins que le drapeau étoilé ne flottât au-dessus.

En conséquence, il se présenta chez M. Busby et eut avec lui un entretien au sujet de l'innovation. M. Busby lui montra une lettre du fonctionnaire en chef des douanes du Canada établissant en substance que comme il était permis à des fonctionnaires douaniers américains opérant sur le territoire canadien dans des conditions correspondantes à celles de son poste d'arborer le drapeau de leur pays il avait le droit d'arborer le sien.

Dans l'hypothèse que les fonctionnaires canadiens ne feraient pas une telle déclaration si elle n'était pas basée sur des faits, M. Busby est arrivé à la conclusion que M. Busby était dans son droit et, en conséquence, n'a pris aucune mesure."

Suicide de Edward Krohmann.

Presse Associée

Leipsig, 29 juin—Edward Krohmann, un banquier, s'est suicidé ce matin, se tirant un coup de revolver à sa résidence près d'ici.